

Colette Soler

Les semblants de la surmoitié *

Nous pouvons tenir pour acquis que tout ce qui peut se dire passe par les semblants, les signifiants. Or ceux-ci en tout discours président, je cite, « à une économie ¹ ». Lacan a repris là le terme de Freud pour désigner l'effectivité des semblants dans chaque discours, et celle qui nous intéresse aujourd'hui est celle du sexe. La question se pose de savoir si cette effectivité des semblants est la même pour les femmes, mais il y a cependant une autre question et qui passe avant.

C'est un fait bien connu, une langue en usage, raison pour laquelle on la dit vivante, est une langue en constante évolution. Sa lexicologie est toujours instable. Il n'en faut pas plus pour poser la question de ce qui génère ces émergences nouvelles en remaniement permanent, solidaires de l'artéfact des discours. C'est une autre question que celle de l'origine du langage, elle, insondable.

Turbulence dans les semblants

Et pour commencer par les faits, comment ne pas voir que nous assistons à ce que je peux bien appeler du rififi dans les semblants, et comme d'habitude, en tout cas comme à l'époque des précieuses, ça vient beaucoup des femmes et des rebonds contemporains du féminisme.

Les nouveaux mots après la montée du *gender*, qui est peut-être déjà son déclin d'ailleurs, sont si nombreux aujourd'hui qu'on peine à les recenser. Et aussi, combien de mots en désuétude, plus de vieille fille, plus de bâtard par exemple, et même moins d'épouses que de compagnes, et réciproquement, j'en passe. Mais il y a surtout les mots interdits par un penser correct nouvellement rectifié et tout aussi féroce que l'ancien. Et notamment tous les mots qui donnaient figure à homme et femme, dont on ne veut plus. J'ai évoqué déjà le cas assez comique de cette personne qui, entrant dans une réunion, profère « bonjour les humains », ni messieurs ni dames, à moins que ce soit l'un et l'autre comme le voudrait l'écriture inclusive.

Vie et mort des semblants. Nous sommes dans une période féconde pour les observer, et aussi le rythme propre de leurs évolutions.

D'où viennent ces changements de langue sexuelle, et de toutes les langues ? Les langues évoluent parce que évoluent les formes diverses des expériences de jouissances, parce que les mœurs changent, en condensé parce que la *Chose*, la chose jouissance qui « fait mot », est sujette à l'histoire des liens sociaux.

Que notre capitalisme, conditionné par les avancées de la science et mâtiné qu'il est par les droits de l'homme en Occident, produise des turbulences dans les semblants du sexe confirme bien l'idée que les bonds faits par la science s'accompagnent d'une « subversion sexuelle », selon l'expression de Lacan. Nous y sommes. L'égalitarisme capitaliste, ne prescrivant rien que la consommation de ses objets, desserre la prise des discours traditionnels et la régence normative de leurs semblants quant à l'homme, la femme et l'hétérosexualité. Dès lors, la vérité de la réalité sexuelle qu'a révélée la psychanalyse, tout entière gouvernée qu'elle est par les pulsions partielles et par l'objet *a*, apparaît sur la scène. Du coup, les pratiques de corps évoluent et il ne se passe pas de semaine sans que l'on voie apparaître une nouvelle étude sur les particularités, celles des jeunes – les ados – qui sont supposées n'être plus ce qu'elles étaient.

L'air du temps, de notre temps d'occidentés du moins, a fait sortir du refoulement les jouissances pulsionnelles autant que la sexualité, qui fait maintenant partie des choses que l'école est supposée enseigner, et les distributeurs de préservatifs sont dans les lycées et les collèges. En même temps, elle a enregistré légalement, juridiquement et socialement, d'abord que le choix d'un partenaire hétérosexuel n'était pas pour tous, et ensuite, avec les *trans*, que l'identité sexuée assumée pouvait être disjointe de l'état civil. Bref, libre à eux, ils ont le choix, et même le choix de ne pas choisir, d'être *bi* comme on dit. L'idée des deux sexes, homme et femme, promis à un coït reproducteur, en a donc pris un coup. Et on voudrait que la langue, son vocabulaire, sa prononciation et son écriture, entérine. Ça va beaucoup plus loin que la parité socioéconomique gagnée par les luttes du féminisme qui, déjà, instaure un uni-sexe des pratiques et des images attenantes.

Ces changements sont à prendre au sérieux, qu'ils plaisent ou pas, car ils indiquent que la consistance royale, si je puis dire, des deux semblants, homme et femme, qui furent maîtres du sexe sur des siècles, tenait à l'état des sociétés, et on voit en effet que leurs changements les ébranlent. On peut d'ailleurs du coup supposer que leur avenir dépendra de la politique, et de la question de savoir si les liens propres à la civilisation occidentale

parviendront à se maintenir. Pas sûr. Que l'assujettissement des femmes soit actuellement un objectif dominant et prioritaire de tous les régimes totalisants et religieux est bien symptomatique de cette question.

L'économie sexuelle

Je reviens à ce que la psychanalyse a dit jusque-là de l'économie sexuelle. Freud a construit une économie des pulsions partielles valable pour tous. Pour l'économie du sexe, il s'est aperçu finalement qu'il fallait la dédoubler entre, d'un côté, la chose castration et, de l'autre, la chose dite « continent noir ». Il n'est pas allé plus loin, mais ce faisant il a déjà consolidé le deux, qui n'est pas du semblant, et aussi le fait que d'un côté on sait et de l'autre on ne sait pas. D'un côté, le semblant sans pair, le phallus, de l'autre côté, le manque de tout semblant identifiant la jouissance – continent noir – et, à défaut, un semblant majuscule... La femme.

Majuscule, il l'est presque autant que celui de Dieu le Père, et le moins que l'on puisse dire est qu'il n'est pas très nouveau. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est parlée comme l'Autre, la différente dans sa jouissance, car sa jouissance autre est reconnue depuis toujours et partout. Cf. Tirésias. On peut la dire non paritaire, cette jouissance, car elle n'est au pair ni avec la phallique, ni dans ses diverses occurrences, qui ne sont elles-mêmes pas au pair entre elles, faute de mesure commune. Cela je le dis à l'intention des innocentes qui actuellement s'imaginent que la différence des différentes pourrait fonder une nouvelle alliance entre les femmes.

C'est elle cependant, cette jouissance, qui fait proliférer les semblants autour du semblant majuscule La femme. Ils prolifèrent bien au-delà des trois noms du Dieu-Père du christianisme. Ils s'éventailent dans les deux longues séries, on le sait, de l'injure ou de l'idéal, de la vierge à la putain, de la jouissance élidée ou dénoncée. Ce serait sûrement un plaisir, mais un peu vain, de les recenser tous, ces petits semblants du grand semblant.

Mais quel est le rapport des femmes, dans leur diversité, à ces semblants ? Eh bien, aussi diverses soient-elles, chacune en porte le poids, puisque tout signifiant « fait injure au sujet », si on suit Lacan. Comme sujets elles en sont, pourquoi ne pas dire, les martyrs, ce n'est pas si pathétique, et sur les deux séries, mais il y a plus.

Dès 1958, dans « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », Lacan avançait que les semblants qui règlent l'économie du discours ont une fonction spécifique chez les femmes. Il n'emploie pas le mot semblant à l'époque, il dit « images et symboles ». Je cite : les « images et symboles *chez* la femme ne sauraient être isolés des images et des symboles

de la femme ². » Et la suite du texte précise que les semblants de La femme ont un effet sur la sexualité des femmes. C'était il y a quelque soixante-cinq ans.

Depuis, nous sommes entrés dans une autre période et l'ensemble des textes psychanalytiques y est sous un projecteur critique – je ne parle pas de sa pratique mais de sa doctrine. Un Foucault a beau jeu, par exemple, de dénoncer ce que le père, en voilà un de semblant, ce que le père de l'Œdipe freudien véhiculait malgré lui d'un ordre du monde d'il y a plus d'un siècle et que l'on dit patriarcal. Ce n'est pas faux, encore qu'il n'ait pas compris la différence avec le Nom du père de Lacan.

Mais est-ce le cas du semblant de La différente, est-il lui aussi sustenté par l'état des discours, ou transcende-t-il l'historique ? Il est là en tout cas comme danger à contenir dans tous les lieux et temps où les femmes sont assujetties, pas de doute. Cela couvre presque toute l'histoire, mais dans notre discours actuel qu'en est-il ?

On aurait tort de s'imaginer que notre féminisme est son gardien dans le cadre du désassujettissement des femmes. Ce qui me frappe, c'est le contraire. Les turbulences actuelles du féminisme ont été portées massivement sur le terrain du sexe et c'est son mérite, mais curieusement on y parle seulement de qui dans le sexe n'est pas La femme. On profère sur les déclarations d'identité sexuée chez les *trans*, ou sur les évidences socio-anatomiques d'identité, les *MeToo* et les porcs – belle production de semblants avec de vieux mots –, ou bien sur les objets sexuels hétéro ou homo ou les deux, mais un pieux silence, notez-le, recouvre la question des jouissances. Les semblants galopent, sexe oral, anal, tactile, maso, avec ou sans coït, et partenaires au choix, mais pas question des jouissances différentielles, la différence étant d'ailleurs devenue synonyme de discrimination. La seule jouissance qui s'évoque sur la scène sociale est celle du porc et de ses abus, pédophiles ou pas. Cette élision est peut-être ce qui a poussé Lacan à parler dans *Encore* de l'intérêt que nous *devons* avoir pour l'Autre, je souligne *devons*, comme si elle était en voie de perte, la différente. Resterait sans doute l'insulte qui fait exister l'Autre, qui est le moyen discursif de la désigner, « ta mère » disent-ils en raccourci dans les cours d'école, mais justement l'insulte est chez nous interdite par la loi.

Tout cela pour mettre mon titre en perspective. Le sexe, dont il y a tant de semblants, que peut-on en dire sans les semblants historisés du sexe qui furent ceux de Freud et, en partie, de Lacan ?

Le néologisme « surmoitié » pour désigner l'Autre, La femme, renvoie d'abord au *sex-ratio* du vivant, moitié mâles, moitié femelles, ça fait deux et

ce n'est pas du semblant, c'est du réel, celui des organismes avec les deux modalités de jouissance du coït. Encore faut-il le discours pour les compter bien sûr. Ensuite, surmoitié renvoie au surmoi qui, pour Lacan, est un impératif de jouissance. La qualifier de surmoitié, c'est faire comme si la jouissance du continent noir parlait, et il la fait parler dans « L'étourdit ». Comme si, du fait qu'elle échappe aux coupures du verbe et, disons, à l'effet castration, elle était en elle-même une injonction à jouir, par contraste avec les partialités de la phallique, comme si, au fond, elle disait, selon la formule de Sade, « encore un effort ! ». C'est un exemple de ce que c'est que parler avec son corps. L'injonction en question peut d'ailleurs se concevoir de double façon : soit une impérative invitation pour l'autre moitié, c'est bien connu, soit une non moins impérative exigence pour elle-même. Dans les deux cas, ça n'a rien de rassurant évidemment, la jouissance n'étant pas désirable à moins de s'envelopper de l'amour. Dans le deuxième cas, celui de l'impérative exigence pour elle-même que Lacan a formulée en d'autres termes dès ses « Propos pour un congrès sur la sexualité féminine », il est certain qu'elle amène chaque femme à mesurer – le plus souvent en silence – son être particulier de jouissance à l'incommensurable, d'où le doute si répandu sur sa propre féminité, ce défaut venant redoubler, pour le sujet qu'elle est aussi, la perte de l'objet *a*.

Lacan écrivait en 1958 à propos de la frigidité que pour la femme, le narcissisme du désir (du phallus) se rabattait aisément sur celui du moi (identification à l'image de l'étalon phallique). On peut dire pour celles d'aujourd'hui que le narcissisme de la jouissance autre se rabat immédiatement sur celui du désir que cause l'objet *a* – parité oblige. Dit plus cliniquement, ce semblant-là, *a*, est moins lourd à porter que celui de La femme. Ça va bien avec l'élimination de ce semblant dans le discours actuel sur le sexe qui est totalement pré-lacanian, quoiqu'il ait retenu la leçon du premier Freud. Ce n'était pas le cas au temps du MLE, je le souligne, mais je crois bien que c'est ce qui est en marche dans le féminisme d'aujourd'hui, la parité des désirs, et on ne va plus les arrêter, ces femmes.

Faut-il le regretter ? Pas sûr, c'est ce narcissisme-là qui sous-tend toutes les créativités, toutes les œuvres, et les femmes sont désormais en lice, elles vont nous éblouir sûrement. L'amour va-t-il y perdre ? Je ne sais pas. Ce qui est probable, mais difficile à sonder dans ses conséquences à long terme, c'est que ça change quelque chose sur ce qui n'est pas sans effet sur la sexualité de la descendance, à savoir l'économie maternelle.

*[↑](#) Intervention lors des Journées nationales de l'EPFCL-France sur le thème « Le sexe et ses semblants », à Paris, le 26 novembre 2023.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 18.

2. [↑](#) J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 728.